

Pourquoi répondre à Mathieu Bock-Côté ?

Fin de cycle : aux origines du malaise politique québécois de Mathieu Bock-Côté, Boréal, 174 p.

Samuel Mercier

Number 241, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67220ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, S. (2012). Pourquoi répondre à Mathieu Bock-Côté ? / *Fin de cycle : aux origines du malaise politique québécois* de Mathieu Bock-Côté, Boréal, 174 p. *Spirale*, (241), 10–12.

Pourquoi répondre à Mathieu Bock-Côté?

PAR SAMUEL MERCIER

FIN DE CYCLE : AUX ORIGINES DU MALAISE POLITIQUE QUÉBÉCOIS
de Mathieu Bock-Côté

Boréal, 174 p.

Depuis quelques années au Québec, Mathieu Bock-Côté occupe le rôle type de l'« intellectuel de droite » dans les médias, bien que ce rôle soit davantage une histoire de mise en marché que de pensée critique. En effet, son dernier essai, intitulé *Fin de cycle : aux origines du malaise politique québécois*, montre à quel point cet éthos médiatique d'intellectuel est une fraude.

Le problème ne réside peut-être pas tant dans le conservatisme vaguement réactionnaire défendu par Bock-Côté que dans une démarche populiste qui n'est pas sans rappeler celle des pires chroniqueurs de la presse jaune québécoise. Cette position, si elle prend les apparences de la culture savante, met principalement de l'avant un projet politique susceptible (s'il est un jour repris et mis en application) d'avoir des conséquences réelles, au nom d'un appel de la nation, sur la possibilité d'une société libre, ouverte et égalitaire.

LA VOLONTÉ DU PEUPLE

Selon Bock-Côté, l'échec du souverainisme québécois tiendrait à la dérive à gauche du projet d'indépendance du Québec qui aurait remplacé l'idéal d'émancipation nationale (hérité du groulxisme et du duplessisme) par un idéal d'émancipation sociale. Or, d'après l'auteur, cette « survalorisation de l'utopie » entraînerait une rupture entre l'« intelligentsia » et la société québécoise qu'il conviendrait désormais de réparer par une plus grande ouverture au conservatisme.

C'est ici que le populisme entre en scène. Alors qu'un travail de réflexion rigoureux demanderait d'expliquer en quoi cette situation serait souhaitable ou non, le discours anti-progressiste se justifie principalement ici par la volonté du peuple. Sans recourir à des statistiques, à des enquêtes ou à des analyses approfondies, Bock-Côté postule que le « souverainisme officiel » présenterait « une vision de l'identité québécoise qui est souvent délestée [...] de tout substrat occidental et qui n'a plus qu'un vague rapport avec le sentiment national ordinaire que ressentent naturellement une majorité de citoyens ».

La nature de ce « sentiment national ordinaire » demeure assez floue, pour ne pas dire fumeuse, tout comme ce qui compose le « substrat occidental » (comme si la gauche universaliste et progressiste n'était pas elle aussi un produit de l'Occident...). La seule chose qui reste claire est cet appel à la majorité qui reviendra tout au long du projet politique énoncé dans *Fin de cycle*. Par exemple, dans son analyse de la crise des accommodements raisonnables, Bock-Côté postule que « la majorité québécoise a clairement fait le procès du multiculturalisme officiel en en profitant par ailleurs pour remettre en question une vision de l'identité collective qui serait limitée au Québec moderne de la Révolution tranquille ». Jolie interprétation, sans doute, mais qui ne semble être tirée que du projet politique de l'auteur lui-même et qui est ici projetée sur la majorité silencieuse.

On fait face aux mêmes travers lorsque l'essai traite des débordements de CHOI-FM en mettant le « conservatisme » de la ville de Québec sur le dos d'un « antipéquisisme allergique au mélange de nationalisme lyrique de gauche associé au ronron confortable du Québec officiel et de social-bureaucratie défendu par le souverainisme officiel ». La phrase maladroite reprend deux fois le terme « officiel » pour marteler une position qui serait devenue celle de l'institution aidée par le « consensus médiatique » entretenu par une gauche plateauisante cosmopolite et sans racines qui masquerait la volonté du peuple à laquelle *Fin de cycle* prétend accéder. Mais de quel « peuple » est-il question ? Comment passe-t-on de quelques cancrs de la Radio X au conservatisme supposé d'une population entière ?

POPULISME ET ATTAQUE AD HOMINEM

L'accusation de « populisme » est devenue un des tropes contemporains de l'attaque *ad hominem*, mais c'est surtout faute de définition claire. Un numéro récent de la revue *Critique* revenait d'ailleurs sur ce phénomène en tentant d'expliquer les bases du concept tiré à la fois de la

racine anglaise « *populism* » et d'un courant littéraire français des années 1930.

Dans cette édition, Laurent Jeanpierre avançait que « *le populisme dessine en même temps qu'un fantasme du peuple, une figure du savoir* ». Autrement dit, le populisme — tel qu'il le définit — ne serait pas seulement une façon de parler pour un ensemble social flou ; la réflexion populiste aurait davantage pour horizon ce groupe imaginaire désigné comme le « peuple » en voulant l'influencer dans une perspective de pouvoir démocratique tout en prétendant en connaître la pensée profonde.

De la même manière, la non-recevabilité des thèses populistes s'élabore dans les milieux spécialisés en rejetant du côté de l'affect populaire ou de la physique des foules ce genre de réflexions sans pour autant écarter la distinction entre peuple et élite avec laquelle travaille le populiste. On me dira peut-être que j'écris une chose et son contraire, que j'évoque une « fraude » alors même que je critique l'irrecevabilité des thèses populistes, mais ce serait mal me comprendre. Ce que je rejette ici, outre l'abjection du populiste qui ose flirter avec l'opinion publique, c'est, fondamentalement, le discours élitiste sur lequel il s'appuie.

Car c'est bel et bien une trahison des élites dont il est question chez Bock-Côté. Ce seraient ces mêmes élites qui auraient instauré l'état « *social-thérapeutique* » dont le but serait « *la déconstruction de toutes les institutions sociales traditionnelles pour les reprogrammer à partir du droit à l'égalité* ». Ce constat permet à l'auteur de situer son éthos sur deux axes : celui d'un intellectuel dont les idées seraient dépositaires de la véritable pensée majoritaire et celui d'un conservateur censuré par le « *consensus progressiste* ».

Les représentations artistiques n'échappent pas, selon lui, à ce phénomène. Bock-Côté écrit par exemple au sujet de Michel Tremblay qu'il « *faisait de la transgression et de la marginalité les voies d'accès privilégiées à la dignité humaine, comme si la culture québécoise ne parvenait à se constituer qu'à la manière d'une contre-culture, ce qui aura, ultérieurement, des répercussions sur sa capacité à assumer une définition traditionnelle de l'autorité, du principe d'institution* ». Non seulement le progressisme se trouve-t-il écarté, mais c'est l'ensemble des représentations découlant des principes d'égalité et de liberté hérités des Lumières qui sont ici rejetées comme ayant sombré dans l'excès. Est-ce à dire qu'il faudrait revoir en entier les acquis de la modernité esthétique pour mettre de l'avant une collectivité fondée sur l'ordre et la nation ? L'objectif final est tout sauf clair, mais c'est bien ce qu'il laisse entendre.

Il faut attendre le dernier chapitre intitulé « Mon conservatisme » pour que le projet d'engagement politique de Bock-Côté prenne son sens. Les éléments biographiques relatant l'enfance du chef permettent de cerner plus précisément ce qu'implique le combat de l'auteur contre « *les pathologies de l'émancipation* » : « *Pourquoi brossé-je ainsi à gros*

traits mon histoire familiale ? Car mon premier sentiment politique n'est pas sans lien avec cela : c'est celui de la gratitude envers le donné, le devoir d'honorer une certaine filiation. L'homme est d'abord un héritier. » Encore faut-il savoir de quoi. L'aspect interprétatif et narratif du rapport qu'un individu entretient envers son passé étant ici occulté, cette dette envers un héritage fantasmé traverse le discours identitaire de *Fin de cycle*, qui finit par se transformer en projet de retour à la nation.

LES GRANDS POPULISTES MÉDIATIQUES

Difficile de ne pas analyser cet acte de foi antimoderniste à la lumière des multiples tribunes médiatiques saisies par Bock-Côté lui-même. On assiste à l'apparition, depuis quelques décennies, d'intellectuels communicationnels ayant pour fonction même d'intervenir sur tous les sujets dans les médias, sans nécessairement avoir à assurer leur légitimité. Alors que les Zola, Sartre, Aquin et Miron investissaient un héritage philosophique ou littéraire dans le champ politique (qui n'était pas le leur), ces grands populistes médiatiques que sont les Bernard-Henri Lévy et les Mathieu Bock-Côté du monde contemporain n'ont qu'à arborer le vernis du « philosophe » ou du « sociologue » pour être entendus en tant qu'intellectuels.

Évidemment, l'intellectuel est contemporain de la révolution médiatique. Ce n'est pas un hasard si Zola acquiert son statut en publiant dans *L'Aurore*. Mais cette condition de diffusion extensive préexistante au concept même d'intellectuel est sans doute aussi responsable de sa perte probable. En se servant des techniques communicationnelles pour atteindre leur but, les intellectuels ont créé un type ou un genre qui a ouvert la porte à une récupération médiatique qui vide le concept de son sens.

Il ne suffit dès lors que de présenter l'éthos du savant, de la culture d'élite, pour assurer sa fonction dans la sphère publique alors même que le mouvement premier de l'intellectuel était de ne plus jouer le rôle qui lui était imposé par la société technicisée. En écrivant ces lignes, je ne suis pas en train de décrier une trahison des clercs et d'accuser les intellectuels d'avoir corrompu leur statut en le médiatisant et en permettant sa récupération ; bien au contraire, le repli techniciste est le pire réflexe qu'aient eu les spécialistes contemporains, qui ont préféré pour la plupart leur statut à celui d'intellectuel en se croyant à l'abri derrière un domaine assuré par le confort d'une culture d'élite.

Les faux-monnayeurs de la communication se sont immiscés dans cette brèche pour faire passer un discours davantage rhétorique que critique, et il me semble hasardeux de ne pas s'y opposer de peur d'être mal compris ou mal diffusé. D'autant plus que ce discours reprend l'appel au « gros bon sens » de la droite populiste en lui donnant les apparences d'un argumentaire valable.

UN VIDE DANGEREUX

Pourtant, le discours identitaire de Mathieu Bock-Côté tourne à vide. S'il aborde brièvement l'héritage chrétien, un certain devoir de mémoire et les bienfaits de la famille nucléaire, *Fin de cycle* ne présente pas de réflexion approfondie sur le concept d'identité. Bien que l'auteur semble apprécier se citer lui-même (quatre fois !), pratiquement aucune référence n'est faite aux travaux d'autres chercheurs à ce sujet. Pire, lorsqu'il lui arrive de citer Bouchard et Taylor, il le fait avec une profonde malhonnêteté en écrivant qu'ils « *en appellent à l'interdiction de "l'appel public à la discrimination", ce qui revient à criminaliser la défense de la famille traditionnelle ou la nation en tant que communauté historique* ». Ce raccourci de la pensée (et du style), mis à part sa mauvaise foi scandaleuse, ignore l'œuvre des deux auteurs qui ont abondamment travaillé sur les questions identitaires. Plutôt que de répondre à leurs arguments, Bock-Côté préfère se

comporter en tyran de cour d'école au mépris de la pensée critique.

Ce discours est d'autant plus préoccupant dans un contexte où les assauts politiques et symboliques contre les milieux culturels et universitaires se font très présents. Si ces milieux sont identifiés par Bock-Côté comme des vecteurs importants du « consensus progressiste » allant à l'encontre de la volonté du peuple, cela ne peut faire autrement que de fournir des armes à des détracteurs plus puissants.

Nous l'avons vu durant la récente grève étudiante : il ne suffit souvent que d'une expression de relationniste pour appuyer une politique gouvernementale. Que l'on parle de « juste part » ou de trahison des élites progressistes, le vacuum de la raison peut avoir des conséquences réelles si les spécialistes refusent de s'« abaisser » à en montrer l'imposture et à prendre le rôle d'intellectuels. †

Les (im)possibles de la disparition

ARTS VISUELS 

PAR MIRNA BOYADJIAN

CHRONIQUES D'UNE DISPARITION

Commissaire : John Zepetelli ; artistes : Taryn Simon, José Toirac, Omer Fast, Teresa Margolles et Philippe Parreno
Exposition présentée à la galerie DHC-ART
du 19 janvier 2012 au 13 mai 2012.

La disparition, c'est l'apparition d'une perte irréparable, d'un creux au sein duquel se niche le souvenir de ce qui a un jour existé. Si la disparition est absence et invisibilité, comment se manifeste-t-elle dans l'œuvre ? La réponse pourrait bien résider dans l'exposition *Chroniques d'une disparition* présentée à la galerie DHC-ART du 19 janvier au 13 mai 2012. Inspiré par le long-métrage *Chronique d'une disparition* réalisé par Elia Suleiman en 1996, le commissaire John Zepetelli nous convie à l'exploration des déclinaisons possibles de la disparition à travers les œuvres de cinq artistes d'envergure

internationale. C'est par la mise en scène de récits empreints d'une sensibilité sociopolitique, oscillant pour la plupart entre réalité et fiction, que les projets de Taryn Simon, José Toirac, Omer Fast, Teresa Margolles et Philippe Parreno composent les variations du thème.

L'INVISIBLE OU L'INIMAGINABLE ÉTATSUNIEN

Élaboré sur une période de quatre ans, *An American Index of the Hidden and Unfamiliar* (2003-2007) de l'artiste

new-yorkaise Taryn Simon nous invite à découvrir autant de lieux, de pratiques, d'objets et de groupes issus de l'espace social américain, mais jusqu'ici méconnus par la majorité des individus parce que inaccessibles ou cachés. On s'étonnera sans doute devant l'existence d'une version en braille du magazine *Playboy*, à la vue d'une capsule de cryoconservation ou, encore, de la réalité de *Neiturai Karta*, un groupe de juifs orthodoxes s'opposant au sionisme. Réalisées à l'aide d'un appareil photo 4x5, les épreuves de grand format au fini mat et à la composition concertée